

A paraître dans *REPHA* ; pour citer, se reporter à la version publiée

François Kammerer (Université Paris-Sorbonne)

La connaissance de la conscience

Le but de la journée d'études dont ce volume contient les actes était de rassembler des jeunes philosophes travaillant dans des traditions différentes (la phénoménologie et la philosophie analytique de l'esprit) autour d'un thème commun. L'idée de ce projet transversal était venu d'une remarque : au sein du séminaire doctoral que nous organisons à Paris IV, sous l'égide de l'association Philo'Doctes, nous assistions assez régulièrement à des débats nourris entre partisans de la phénoménologie et sympathisants de l'approche analytique de l'esprit. Et, au cours de ces débats, il se révélait qu'entre les deux camps existaient tout à la fois de nombreuses différences, mais également d'importants points communs.

D'une part en effet, philosophes analytiques de l'esprit et phénoménologues ont beaucoup en commun, et ce, notamment, du point de vue des objets et du vocabulaire : tous parlent de conscience, d'expérience, d'intentionnalité, de représentation, d'attention, etc.

D'autre part, les deux traditions s'établissent dans leurs différences. Tout d'abord, bien entendu, en ce qui concerne le répertoire philosophiques qu'elles privilégient ; mais aussi et surtout parce qu'elles abritent des styles distincts dans la manière d'argumenter, de présenter les thèses et les positions, et que leurs représentants s'opposent du point de vue du tempérament métaphilosophique (les philosophes analytiques de l'esprit étant, pour prendre un exemple, généralement plus inclinés au naturalisme que les phénoménologues).

Il nous a semblé bien souvent que la mise en discours de ces différences, au cours des discussions entre phénoménologues et philosophes de l'esprit, s'avérait productive, en ce qu'elle forçait chaque « camp » à formuler et à défendre ses présupposés, incitant ainsi les représentants des deux traditions à considérer comme questionnable ce qui leur semblait bien souvent aller de soi. Cet aspect rendait les discussions toujours passionnantes et bien souvent fécondes, alors même que la convergence des points de vue, qui n'était visée que parfois, ne se trouvait presque jamais atteinte.

En organisant cette journée, nous voulions donc fournir un cadre pour relancer, favoriser et élargir ce type de discussions. A l'issue de cette journée, je crois qu'il est possible de dire que notre désir a été comblé ; car nous avons assisté, tant dans les communications que dans les discussions qui s'en sont suivies, à des moments d'échange philosophique tout à fait stimulants.

Voilà en quoi consistait notre objectif lorsque nous avons décidé d'organiser une journée reliant la phénoménologie à la philosophie analytique de l'esprit. Mais pourquoi avoir choisi ce thème de « la connaissance de la conscience » ? D'une part, bien entendu, parce que la conscience constitue un objet d'étude commun et fondamental pour les deux traditions représentées lors de cette journée. D'autre part, parce que cette question de la connaissance de la conscience permet d'ouvrir à toute une série de questionnements, allant des interrogations ontologiques concernant le statut de la conscience aux problématiques épistémologiques concernant le type de théorie capable de rendre compte de notre accès à la conscience en première personne, en passant par les réflexions méthodologiques quant à la bonne manière d'appréhender, de décrire, voire d'expliquer la conscience.

Enfin, parce que la formulation de ce thème permet de sous-entendre une idée qui me semble très juste, selon laquelle il est particulièrement important d'analyser le concept de conscience à l'aide de celui de connaissance, ou, en d'autres termes, de toujours lier et tenir ensemble les interrogations métaphysiques ou psychologiques sur la nature et la structure de la conscience, et le questionnement épistémologique sur son lien à la connaissance (c'est-à-dire tout à la fois sur la manière dont la conscience, *per se*, constitue une connaissance, et sur la façon dont les sujets en parviennent à *connaître* la conscience elle-même).

En guise d'introduction aux actes de cette journée, je vous propose donc une rapide argumentation en faveur de cette idée ; c'est-à-dire que je veux essayer rendre convaincante l'idée d'après laquelle une bonne compréhension de la conscience exige, au niveau le plus fondamental, l'analyse de celle-ci à l'aide du concept de connaissance. J'essaierai d'établir cela à partir de quelques réflexions portant sur l'histoire récente de la philosophie analytique de l'esprit.

Depuis une cinquantaine d'années, une partie non négligeable des discussions philosophiques autour de la conscience est consacrée au problème du statut métaphysique de l'expérience consciente. L'expérience consciente est-elle entièrement matérielle, ou non ? Peut-on complètement l'identifier à un processus cérébral (d'ordre physique), et ne laisse-t-on rien de côté en faisant cela ? Voilà une question qui mobilise beaucoup d'énergie philosophique depuis quelques décennies.

L'un des arguments les plus célèbres en faveur d'une conception anti-physicaliste de l'expérience consciente, qui a contribué à nourrir et à structurer cette discussion sur le statut métaphysique de l'expérience consciente, est celui qu'a proposé Frank Jackson (Jackson, 1982, 1986), dans les années 1980, et qu'il a nommé l'argument de la connaissance (*the Knowledge Argument*).

Dans la plus célèbre version de cet argument, Frank Jackson nous propose d'imaginer Mary, une femme qui a été toute sa vie élevée dans une pièce où tout est en noir et blanc, et dans laquelle tout a été conçu de manière à ce qu'elle ne puisse jamais voir de chose colorée. On apprend par ailleurs que Mary est une brillante neuroscientifique et que, par hypothèse, elle acquiert, dans cette pièce, par l'intermédiaire de livres et d'un téléviseur en noir et blanc, un savoir complet concernant les mécanismes physiques (en l'occurrence, cérébraux) qui permettent la perception visuelle des couleurs. Jackson pose alors la question suivante : le jour où Mary sort de la pièce et voit pour la première fois un objet coloré (par exemple, rouge), apprend-elle quelque chose ? Selon Jackson, la réponse est évidente et positive : Mary apprend « l'effet que cela fait de voir du rouge ». Lorsqu'elle était encore dans la pièce en noir et blanc, elle ne savait pas ce que cela faisait de voir du rouge : elle ne connaissait pas la nature des expériences de rouges. C'est cette nature des expériences de rouge, ou plus particulièrement des *qualia* de rouge (les propriétés qualitatives, intrinsèques et ineffables des expériences conscientes, en vertu desquelles il y a un certain effet que cela fait d'avoir ces expériences), qu'elle apprend en voyant pour la première fois un objet rouge. Or, Mary connaissait tout ce qu'il y a à savoir de physique sur le monde. La conclusion, pour Jackson, est que les *qualia* de rouge, qui sont des propriétés des expériences conscientes de rouge, ne sont pas de nature physique. Plus précisément, il embrassa, à propos de ces *qualia*, une position dualiste épiphénoménaliste : l'instanciation des *qualia* (propriétés non physiques) est bien *causée* par celle de certaines propriétés cérébrales (physique), mais n'a pas d'effet en retour sur le monde physique.

Il est facile de saisir l'importance de la notion de connaissance de la conscience dans cet argument : il semble en effet que c'est parce que nous connaissons la nature de certaines propriétés particulières de nos expériences conscientes (les *qualia*) et que cette connaissance ne peut pas être inférée de nos autres connaissances (et notamment de nos connaissances portant sur le monde physiques), ni réduite à celles-ci, que nous avons des raisons de penser que l'expérience consciente, en tant que porteuse de *qualia*, a un statut métaphysique différent de celui des choses physiques (dont fait partie notre cerveau).

Mais ce qui rend le concept de connaissance encore plus central pour comprendre cet argument, c'est le revirement de son premier défenseur. Au cours des années 1990 en effet, Jackson a changé d'avis sur le statut métaphysique des expériences conscientes, en devenant physicaliste. Et lorsqu'il revint (Jackson, 1998) sur ce qui l'a convaincu de la vérité du physicalisme ontologique concernant l'expérience consciente, Jackson expliqua que c'est précisément le fait que, étant donné que nous possédons une certaine connaissance de la conscience, nous devons prendre en compte la genèse causale de cette connaissance, et que la meilleure théorie de cette genèse causale est incompatible avec le dualisme.

Que nous dit en effet Jackson ? Que la connaissance de quelque chose implique généralement un rapport causal avec cette chose. Cette thèse devrait bien sûr être contestée ou complexifiée dans certains cas, mais pas, apparemment, dans celui de la connaissance des *qualia* : Mary, lorsqu'elle voit son premier objet rouge, est impactée causalement par ce contact visuel, qui laisse des traces mémorielles en elle (traces qui permettent sa « connaissance » du *quale* de rouge). Or, si les *qualia* sont épiphénoménaux, ils ne peuvent pas jouer de rôle causal dans ce processus de formation de connaissance ; ils semblent donc que de tels *qualia* non-physiques et épiphénoménaux ne peuvent pas constituer l'*objet* de la connaissance en question. C'est cette considération qui a motivé Jackson à abandonner le dualisme épiphénoménaliste, qu'il avait tout d'abord défendu¹ en tant que conclusion de l'argument de la connaissance.

Nous sommes ici face à une dialectique qui peut être ainsi décrite : d'un côté, c'est en tant que nous connaissons la conscience, et que nous la connaissons d'une manière particulière, que nous sommes menés au dualisme, ou au moins à l'anti-physicalisme. C'est-à-dire que c'est notre connaissance de certains aspects de la conscience (les *qualia*), en tant que non déductible d'une connaissance des choses physiques, qui pose problème au physicalisme. Cela, c'est le sens de l'argument de la connaissance de Jackson.

D'un autre côté, c'est précisément parce que nous connaissons la conscience que nous ne pouvons pas accepter le dualisme. C'est parce que les humains, être matériels dotés d'un cerveau, connaissent la conscience, que nous jugeons que cette connaissance, pour porter sur la conscience, doit bien en un certain sens être le résultat d'un lien causal avec la conscience et celui de ses aspects qui est connu, ce qui nous fait penser que le dualisme (au moins dans sa variété épiphénoménaliste) est inacceptable. Voilà le sens du revirement de Jackson.

Cette structure antinomique me semble constituer un exemple, parmi d'autres, de l'importance de l'analyse de la connaissance de la conscience pour comprendre et éclairer le problème de la nature de la conscience elle-même (et notamment de sa nature métaphysique). Mon opinion à ce sujet est d'ailleurs qu'une analyse conceptuelle précise des rapports entre les concepts d'expérience consciente et le concept de connaissance (ainsi que les concepts liés à la connaissance, comme celui de justification) serait en mesure de jeter une lumière décisive sur la question du statut métaphysique de la conscience.

Ce n'est pas toutefois le lieu qui convient pour exposer mes vues, puisqu'il s'agit au contraire d'ouvrir une espace pour l'expression de celles de nos intervenants. J'espère simplement avoir convaincu le lecteur de l'intérêt et de la pertinence du thème qui nous a occupés au cours de cette journée d'études, en montrant que la réflexion sur le lien entre la conscience et la connaissance est à

¹ Cet argument ne constitue bien sûr pas une réfutation définitive du dualisme. Deux solutions semblent notamment s'offrir pour celui qui veut sauvegarder le dualisme : embrasser le dualisme interactionniste, d'après lequel l'instanciation de propriétés non-physiques peut, en tant que telle, avoir un impact causal sur le monde physique (Jackson refuse cette solution, dans la mesure où l'idée d'après laquelle le mental immatériel pourrait rétroagir sur le cerveau relève, pour lui, de la croyance aux « fées » ; qu'une telle rétroaction devrait être appuyée par des études empiriques, ce qui n'est absolument pas le cas), ou fournir une théorie de la connaissance des *qualia* qui se distingue du modèle causal ici décrit (c'est ce qu'a notamment proposé David Chalmers (Chalmers, 2003)).

la base tout à la fois de de l'un des arguments dualistes (sur le sujet de la conscience) les plus influents des dernières décennies, et de son reniement par son auteur lui-même. Par-là, j'espère l'avoir incité à poursuivre sa lecture vers les contributions rassemblées dans ce volume.

Je veux profiter encore de ces lignes pour remercier ici ceux qui ont permis l'organisation de la journée d'études « La connaissance de la conscience » : l'UFR de Philosophie de Paris-Sorbonne, l'équipe d'accueil « Rationalités Contemporaines », l'équipe d'accueil « Métaphysiques : histoires, transformations, actualités » et l'école doctorale « Concepts et langages ». Le soutien matériel et institutionnel de ces trois instances a été absolument décisif ; que leurs équipes dirigeantes en soient ici remerciées. Je voulais également remercier l'ENS, et particulièrement le Département de Mathématiques Appliquées, d'avoir bien voulu nous prêter une salle pour la journée. Merci, naturellement, aux autres membres du comité d'organisation, Paula Lorelle et John Rogove, pour leur aide et leurs efforts. Merci à l'équipe *REPHA*, et spécifiquement à Emile Thalabard, d'avoir rendu possible l'édition de ces actes, permettant ainsi de diffuser plus largement les travaux de recherche dont le public de la journée a pu recueillir les premières formulations. Merci enfin à tous les intervenants et aux membres de l'assistance, dont la participation enthousiaste à cette journée d'études a permis de faire advenir de véritables moments de discussion philosophique.

François Kammerer

Président de l'association Philo'Doctes

Organisateur de la journée d'études « Connaissance de la conscience ».

Références :

Chalmers, D. J. (2003). The Content and Epistemology of Phenomenal Belief. In Q. Smith & A. Jokic (Éd.), *Consciousness: New Philosophical Perspectives*. Oxford University Press.

Jackson, F. (1982). Epiphenomenal qualia. *Philosophical Quarterly*, 32(April), 127-136.

Jackson, F. (1986). What Mary didn't know. *Journal of Philosophy*, 83(May), 291-5.

Jackson, F. (1998). Postscript on Qualia. In *Mind, Methods and Conditionals*. London: Routledge.